

Êtres libres et maîtres de nos actes, nous relevons plus de notre initiative intérieure que de l'impulsion donnée par le dehors : donc nous agirons d'autant mieux que nous serons plus pénétrants et plus ingénieux.

Et puis vous dirai-je toute la fascination qu'exerce l'esprit de l'homme ? Avec quelle facilité le maître intelligent prend possession de la jeunesse ! La vive impression de clarté qu'il fait sur les âmes les tourne et les fixe vers lui : toute idée qui émane de lui laisse une empreinte ineffaçable sur les élèves qu'elle atteint.

Au reste, nous savons que Dieu se plaît à recruter ses soldats parmi les meilleurs sujets. Dans les siècles passés, de grands génies lui ont humblement consacré leur vie : aujourd'hui encore, le corps religieux ne le cède en valeur intellectuelle à aucune société laïque. Si parfois nous méritons qu'on nous jette la pierre pour certaines insuffisances, c'est le défaut de culture et non le défaut d'aptitude qui en est cause.

Esprits ordinaires.

Ce n'est pas à dire que vous ne deviez accepter que de brillants esprits. Il y a des hommes d'un bon sens consommé, doués de talents seulement ordinaires, mais judicieux, pleins de cœur, habiles dans le maniement des âmes et des affaires, pratiques et appliqués, qui vous seront plus utiles que des génies transcendants. Partout où vous les mettez, ils rem-

pliront exactement leurs devoirs : ils enseigneront avec fruit, ils pénétreront les âmes par le parfum de leurs vertus, ils toucheront les cœurs par les œuvres de leur dévouement.

Accueillez aussi des enfants plus faibles, quand ils présentent du côté du cœur de sérieuses garanties. Ne vous chargez point cependant de sujets que vous ne pourriez pas utiliser. Mais de ces âmes de moindre envolée, exigez une parfaite docilité ; car, manquant de lumière et d'initiative, elles ne peuvent qu'être mises en mouvement ; si elles étaient entêtées, vous ne sauriez en tirer parti, car elles n'entendraient rien aux plus sages raisons.

Il serait malaisé de déterminer à quel niveau vous pouvez descendre : je ne puis dire à quel degré une intelligence devient trop bornée. Mais ce qui ne peut être exprimé est plus facilement senti. Un enfant qui n'aime point l'étude, qui n'y a point de succès, à qui la mémoire fait défaut, qui ne peut assembler les membres d'un raisonnement, est une nullité qu'il faut écarter du sacerdoce et de toute congrégation enseignante. Que de fois ces non-valeurs ont empêché une congrégation de se recruter parmi les jeunes gens cultivés ? Ne dites pas que c'est une considération humaine, qu'il ne faut pas y prendre garde : croyez-moi, elle a son importance, car il faut bien de l'humanité pour que le ferment de la grâce puisse y opérer son œuvre.

Jugement.

La justesse est la plus essentielle qualité de l'esprit. Les esprits faux sont un danger perpétuel pour les communautés. Sont-ils étroits et courts? lorsqu'ils se heurtent à une idée fausse, vous ne pouvez les faire avancer. Sont-ils ouverts et brillants? lorsqu'ils dévient, ils vont très loin dans les voies de l'erreur. Remarquez que les esprits faux se rencontrent bien plus fréquemment parmi les gens bornés que parmi les hommes intelligents. J'insère ici cette réflexion, parce que souvent on se défie trop des hommes d'esprit et pas assez des natures bornées : souvent un trait de lumière qui jaillit d'une âme intelligente est prise pour une nouveauté pernicieuse ; ce qui pouvait être une révélation est pris pour un danger.

Quoi qu'il en soit de ce point, la plupart des malheurs qui affligent les communautés religieuses sont causés par des hommes à jugement faux. Ils entreprennent sans prévoyance; ils se jettent dans les aventures; ils ne savent point reconnaître leurs écarts; et, lorsqu'ils sont arrivés aux abîmes, ils n'ont pas la simplicité de saisir la main qu'on leur tend pour les ramener au devoir. La sagesse, qui donne la mesure et la clairvoyance dans les actes, doit donc briller au front de quiconque aspire à la conduite et à la formation des hommes. Aussi prenez-y garde, et ne recevez que des hommes sûrs. Le bon sens fait des œuvres solides et durables; les esprits faux ne sont que des démolisseurs.

Ce que je dis là s'applique également aux idées pratiques et aux idées spéculatives. Mais les travers d'esprit sont beaucoup plus dangereux dans les questions intellectuelles que dans les questions pratiques. Principalement lorsque la foi est en jeu, les conséquences peuvent être irréparables. C'est pourquoi les individus téméraires en fait de doctrine, amis de nouveautés malsaines, désireux de se singulariser par des sentiments contraires à ceux de l'Église, doivent être écartés avec grand soin. Cette tendance, assurément, est rare dans les jeunes enfants : mais je parle de la vocation pour tous les âges, et je dis que la docilité de l'esprit dans les choses de la foi est une qualité indispensable pour une vocation solide.

De bonne heure un enfant donne la portée de son jugement. Voyez s'il est irréfléchi dans ses actes ou précipité dans ses résolutions; s'il est inconstant et bizarre dans sa conduite; s'il est incohérent dans ses devoirs, singulier dans ses observations; s'il se compromet par de graves imprudences : ce sont les signes d'une âme mal équilibrée. L'homme sage est plutôt lent à prendre une décision, timide à exprimer son avis, prudent et modéré dans ses entreprises, surtout logique dans la suite de ses pensées et de ses actes : sa vie suit une ligne qui ne dévie jamais.

Esprits orgueilleux.

Je vous signalerai un dernier défaut de l'esprit : c'est la suffisance. L'orgueil de l'esprit est une con-

séquence de sa fausseté. L'homme trop épris de son talent n'hésite jamais, ne suppose point qu'il puisse errer, ne souffre point qu'on le critique ni même qu'on lui donne des avis charitables. Au contraire, il cherche la louange et la flatterie, il veut des témoignages explicites rendus à son mérite. De tels sujets se mettent au-dessus des règles, estiment misérable tout ce qui s'est fait avant eux, se croient investis de la mission de changer la face de la terre. Revêches à l'obéissance, toujours armés de bonnes raisons pour excuser leur conduite, ils sont impossibles à gouverner, et d'ailleurs leurs œuvres sont frappées de stérilité.

Oh ! aimez les esprits modestes, défiants de leurs propres forces. Cette vertueuse défiance de soi n'est point une dissolution des forces, un amollissement de la volonté. Dans ces âmes humbles surgissent les nobles entreprises, les idées fécondes : facteurs obscurs du vrai progrès, elles font avancer les œuvres sans s'en attribuer le mérite. Sous le pédantisme se dissimule beaucoup de faiblesse : la force s'abrite sous la modestie.

Ne vous laissez donc point prendre par les brillants dehors des élèves épris d'eux-mêmes. Que leur suffisance naisse du fond de leur nature, ou qu'elle ait été produite par de maladroites adulations, ils ne peuvent aspirer au sacerdoce et à l'état religieux qu'à la condition de se corriger.

Intelligents et judicieux, humbles et dociles, timides dans leurs paroles quoique forts dans leurs concep-

tions, tels sont donc les esprits que la main de Dieu a marqués pour vous.

Le cœur.

Si l'esprit est le gouvernail qui dirige l'homme, le cœur est la source de sa vie et le réservoir de ses énergies morales. Il importe donc que le cœur soit bon et riche. D'un cœur corrompu ne procéderait qu'une vie sans honneur ; un cœur sans générosité n'inspirerait que des actes faibles. A peine est-il besoin de démontrer que la pureté et le dévouement sont les deux qualités essentielles d'un cœur d'apôtre. Sans la pureté, comment porterait-il en religion le vœu de chasteté ? Sans le zèle du dévouement, comment s'acquitterait-il des austères devoirs de son apostolat ?

Pureté du cœur.

En fait de vocation, la question de la pureté des mœurs est à la fois la plus importante et la plus délicate. Elle relève principalement du confesseur, seul juge compétent en cette matière : c'est lui qui doit la juger en dernier ressort. Il lui appartient d'apprécier quelles ressources présentent les âmes pour porter les vœux : il y a des âmes qu'il recevra quoi qu'elles aient péché ; il y en a d'autres qu'il exclura malgré leur innocence apparente. Combinant les principes de la saine théologie avec les lois ordinaires de la psychologie humaine, il saura lire dans la conscience qu'il voit à découvert les secrets de l'avenir.

Cependant un maître ne peut se désintéresser de la question. Il ne peut juger que sur les apparences : mais ces apparences sont souvent assez suggestives pour lui révéler à peu près les tendances et les habitudes d'un enfant : d'ailleurs, souvent des faits extérieurs le mettent sur la voie pour reconnaître le vrai état du cœur. Plusieurs signes révèlent le cœur intact, au moins l'amour de la vertu : c'est la candeur du regard, la délicatesse à fuir les moindres fautes, l'éloignement des mauvaises compagnies, la réserve dans les paroles et dans les regards, l'horreur des mauvaises lectures, l'éducation sévère et vigilante donnée par les parents, la fermeté du caractère et l'amour du sacrifice. Aux marques opposées se reconnaît le vice.

Pour que l'éducateur n'entame aucun pourparler au sujet de la vocation avant de s'être assuré de la moralité d'un enfant, il faut qu'il soit fortement convaincu que la pureté de vie est nécessaire au jeune aspirant à l'apostolat.

Tout apôtre vit au contact du monde ; les dangers sont semés sous ses pas ; mille pièges sont artificieusement tendus devant lui. Et, dans ce commerce incessant d'un monde corrompé, il faut qu'il garde une âme saine ; il doit enchaîner et subjugué des passions sans cesse sollicitées. Le succès de son ministère y est attaché ; car, si le cœur se gâte, plus de zèle dans l'âme, plus de bénédiction d'en haut, plus d'estime de la part des hommes. Il avait pour mission d'embaumer la société de la bonne odeur de Jésus-

Christ, et il est devenu un centre de contagion.

Or, que peut-on attendre d'un enfant gâté de bonne heure par le vice ? La source de la vie n'y est-elle pas comme empoisonnée ? C'est un grand secours à l'homme, dans les tentations troublantes, de se sentir enveloppé d'un rempart de pudeur dont il n'a jamais renversé les murailles : on ne fait pas, de gaieté de cœur, une première brèche à l'honneur et à la conscience. Supposez, au contraire, un enfant qui ait brisé toutes les barrières, qui ait goûté de de toutes les jouissances criminelles ; il est comme désarmé devant l'ennemi ; sa résistance n'est ni courageuse ni tenace. Voilà le motif très grave qui vous fait une obligation d'examiner la conduite des enfants, et de ne point admettre pour votre ministère apostolique ceux qui n'offriront pas un espoir sérieux de persévérance dans la vertu.

Les enfants qu'il faut écarter.

Il n'est pas possible d'établir une règle déterminant avec précision le cas d'exclusion. Une seule chose est évidente : il faut absolument écarter les enfants qui ont exercé sur leurs condisciples une influence corruptrice, soit par leurs paroles, soit par leurs actes. Car, s'ils viennent à se corriger momentanément, vous devez craindre que leurs instincts vicieux ne se réveillent plus tard et ne causent alors d'irréparables scandales.

Que ces pénitents, sincèrement convertis, soient reçus dans des monastères où ils vivront abrités

contre toute tentation : ce sera excellent. En effet, la vie religieuse n'est pas faite seulement pour les saints : on a bien fait de créer des asiles où sont recueillis les pécheurs, où sont protégés les faibles qui redoutent à juste titre les défaillances de leur nature. Mais ni le sacerdoce séculier ni les congrégations menant une vie apostolique ne doivent accepter de pareils sujets. Si cette règle fondamentale était mieux suivie, nous compterions moins de chutes déshonorantes. Chose étonnante, tous les supérieurs et directeurs reconnaissent la vérité théorique de ce principe moral : en pratique, ils cèdent trop aisément : comme une exception est toujours possible, ils espèrent que tel cas particulier sera l'heureuse exception. A quels regrets aboutit cette illusion !

De ce qu'un enfant a été victime de mauvaises fréquentations, il ne faudrait pas immédiatement conclure contre sa vocation. S'il a été entraîné, s'il a regretté ses fautes, s'il a fait une éclatante réparation, s'il manifeste de l'énergie de caractère, s'il prouve que l'instinct de l'honnêteté prend en lui le dessus, une faiblesse passagère pourra vous paraître suffisamment compensée.

J'aurais beaucoup plus de défiance pour les âmes molles, quand même elles n'auraient été mêlées à aucun scandale. Ces élèves paresseux, qui recherchent le bien-être, qui sont avides d'amitiés particulières, dont la conduite manque de fermeté, présentent peu de garanties pour l'avenir. Un regard pénétrant découvrirait parfois bien des vices sous

ces dehors insignifiants. Mais la préservation eût-elle été réelle, que cette innocence ne durera que jusqu'au premier éveil des passions.

Gardez-vous donc tout à la fois d'une trop grande sévérité et d'une trop naïve confiance. Le plus sûr moyen de ne point tomber dans l'erreur, est de renvoyer un enfant à son confesseur. A un enfant qui exprime des velléités de vie religieuse, dites d'abord : « Mon petit ami, parlez de cela à votre confesseur : s'il vous encourage, je vous faciliterai les voies ; s'il vous dissuade, mieux vaut ne pas entreprendre l'impossible. » Il peut arriver que, dans des cas très rares, cette sage précaution ne soit pas sans inconvénients : en temps ordinaire, elle doit être prise.

Générosité.

Ce qu'il est plus facile au maître de juger par lui-même, c'est la générosité du cœur, le dévouement prêt au sacrifice. L'amour du sacrifice est un des signes les plus assurés de vocation. Il est en relation intime avec la pureté morale ; car il en découle et il la produit. De plus, il garantit la constance et le zèle dont un apôtre a besoin.

L'apostolat est une immolation quotidienne sur l'autel du Seigneur : toujours se vaincre, toujours se livrer, c'est toute la vie de l'éducateur et du prêtre. Il faut donc avoir toujours le glaive en main pour retrancher les poussées mauvaises de la nature : caprices, sensualité, volonté propre, projets personnels, amour de l'indépendance. Puis il faut s'épuiser

pour les âmes, verser son sang goutte à goutte pour l'œuvre de Dieu. Un premier effort est aisé : mais rester, durant de longues années, attaché à un labeur obscur et pénible, c'est un vrai martyre. Une âme vigoureusement trempée peut seule entreprendre et soutenir une telle vie.

Assurément, on ne peut exiger des enfants qu'ils soient aguerris à ce point dès l'âge de douze à quinze ans. Mais on reconnaît à certains indices ce qu'ils promettent pour l'avenir. S'ils sont ponctuels à tous leurs devoirs, s'ils ne se laissent point dominer par de mauvais camarades, s'ils aiment à se priver pour le bien des autres, s'ils sont compatissants et dévoués envers les malheureux, soyez sûr que le cœur est bon.

Règles pratiques.

Je termine ici l'étude des signes auxquels on reconnaît l'aptitude à la vocation sacerdotale ou religieuse. Quoique j'aie moins visé à préciser des règles qu'à éveiller votre attention sur des idées importantes, je crois utile d'ajouter quelques réflexions pratiques.

D'abord, évitez toute précipitation dans vos jugements. Il faut un assez long commerce avec les enfants pour les bien connaître. Comme ils ne sont point dissimulés, vous découvrirez sans doute promptement leurs tendances, leurs qualités et leurs défauts. Mais ces bonnes qualités ne sont-elles point seulement à la surface ? Sont-elles profondément

enracinées dans l'âme ? Ces défauts qui vous choquent sont peut-être légers, et ils dérobent à vos regards des ressources précieuses. Par exemple, un enfant est mou dans le bas âge ; mais, s'il se corrige, s'il devient courageux, il sera un digne ouvrier dans le champ du Maître. Ne vous pressez donc pas : lorsqu'un enfant exprime le désir de travailler dans votre Institut, prenez le temps de l'étudier avant de l'admettre ou de l'exclure.

Les défauts signalés, je l'ai déjà dit, ne doivent être considérés comme exclusifs que s'ils sont très notables. Nous devons compter sur l'influence de la grâce et sur les efforts des enfants. Dieu peut donner la victoire à des âmes qui ont de grandes luttes à livrer contre les inclinations de la nature. Ainsi, le fils d'un homme alcoolique pourra être plus porté qu'un autre à la boisson : mais, s'il se modifie, s'il prend des habitudes de sobriété, s'il donne l'espérance d'une vie régulière, pourquoi la faute du père lui fermerait-elle l'entrée de la vie apostolique ? Cependant plus le danger de la chute est grand, plus les garanties de vertu doivent être sérieuses. Pour connaître le courage d'un enfant, mettez-le à l'épreuve : qu'il vous montre qu'il est capable d'amendement.

Quand les aptitudes d'un enfant sont incontestables, vous pouvez lui faire des avances discrètes. Si elles sont douteuses, abstenez-vous de l'interroger. Dans ce cas de doute, lorsque l'enfant fait une demande positive, il est préférable de faire essayer la vie du séminaire ou du noviciat. Les vocations

deviennent si rares qu'il n'en faut perdre aucune par imprudence. Aucune épreuve ne révèle mieux les aptitudes d'un sujet que l'exercice même de la vie qu'il veut mener toujours : vie austère sous le poids de laquelle fléchissent les épaules de ceux que Dieu n'appelle pas ; vie délicieuse pour ceux que Dieu appelle et qui ont le courage de vaincre leurs défauts.

L'attrait.

Sa nécessité.

Mais faudra-t-il engager dans la voie où vous marchez tous ceux en qui vous découvrirez les marques de l'aptitude ? Non, vous chercherez parmi eux ceux que la grâce incline à la vie religieuse. Car Dieu invite, sollicite ceux qu'il y destine ; cette impulsion intérieure se manifeste sous forme d'*attrait*.

L'attrait est absolument nécessaire : que personne ne prenne par force le joug du Seigneur, car il doit être suave et doux à porter. Il y a, dans toute vie d'homme, des heures noires et des passages durs à franchir. L'austérité du devoir, la continuité du travail, la lassitude, le dégoût, mille tentations éprouvent la force des plus courageux. Qu'arriverait-il, au moment de la tempête, si le religieux regrettait ses engagements et maudissait les mains qui l'ont enchaîné ? Comme il a besoin de pouvoir dire alors : « Cette croix est rude, mais j'ai bien voulu la prendre ; je l'ai aimée, je l'ai embrassée, je ne regretterai pas le fardeau que j'ai pris librement. » La démarche

d'une âme qui se livre à Dieu doit être absolument spontanée, afin de n'éveiller jamais aucun remords.

Aussi vous recommanderai-je d'avoir le plus grand respect pour la liberté des enfants. Quand un enfant vous paraît sage, appliqué, pieux, zélé même, ne concluez pas nécessairement qu'il a une vocation sacerdotale ou religieuse. Ces marques sont purement négatives : la vocation doit se manifester par des signes positifs. Or, le signe positif est l'attrait spontané de l'enfant. Ne cherchez donc point à suppléer cet attrait ; laissez-le germer sous la grâce de Dieu. Abstenez-vous de sollicitations importunes ; évitez surtout de faire naître un attrait tout naturel par l'appât de promesses flatteuses. L'aptitude peut être très sérieuse sans créer l'attrait, sans créer la vocation par conséquent : mais l'attrait, s'il est sérieux, créera l'aptitude en appliquant l'enfant à l'acquisition de la science et de la vertu.

L'attrait bien caractérisé.

Cependant l'attrait revêt diverses formes. Tantôt il est fortement senti et vivement exprimé, tantôt il est mêlé d'hésitation, tantôt il est au fond d'une âme sans qu'elle en ait conscience. Que fera le maître en ces différentes conjonctures ?

Le premier cas n'offre aucune difficulté. Dans les âmes promptes, ouvertes, ardentes, l'attrait apparaît de bonne heure : il se manifeste par le goût des pratiques et des œuvres de la Société, et par un vif désir de s'y agréger. Souvent il précède la première

communion; d'ordinaire il se précise et se fortifie à cette première rencontre de l'enfant avec le Maître. La présence réelle de Dieu dans un cœur pur n'est point stérile; elle y allume le feu de la charité. Que se passe-t-il au juste dans l'âme de l'enfant? veut-il goûter toujours les joies de cette intime union? veut-il se mettre à l'abri du souffle impur qui ternirait son âme? ou bien veut-il faire quelque chose pour Celui qui l'inonde de tant de bonheur? Pressé à la fois par tous ces sentiments, l'enfant conçoit le désir de se donner à Dieu: il sera prêtre ou religieux, c'est un dessein bien arrêté. Que cette idée s'efface, c'est qu'elle ne venait pas de Dieu; qu'elle demeure, qu'elle s'accroît, qu'elle résiste à tous les obstacles, c'est que l'Esprit-Saint l'a formée.

Dans certains cas, l'attrait peut être momentanément interrompu: poussée des passions mauvaises, illusions passagères de jeunesse, préoccupation d'étude, fascination d'une situation brillante dans le monde, toutes ces causes peuvent voiler pour un temps la lumière de la vocation. C'est ainsi que l'Étoile disparut devant les Mages tandis qu'ils traversaient Jérusalem. Il faut alors mettre l'enfant dans des conditions favorables au retour de l'attrait: une lecture pieuse, la participation à des œuvres de zèle, une retraite de quelques jours, sont des moyens puissants pour rendre une âme attentive à la voix de Dieu. Si l'appel d'en haut ne se fait pas entendre, laissez venir l'heure de la Providence, et priez-la de manifester ses volontés.

Lorsqu'un enfant vous déclare ouvertement son attrait pour la vie sacerdotale ou religieuse, votre rôle est facile à remplir. Après avoir pris quelque temps pour y réfléchir, pour vous assurer des aptitudes de l'enfant, pour constater que son désir est persévérant et fort même contre l'épreuve, faites paternellement toutes les démarches nécessaires pour lui ouvrir le Séminaire ou le Noviciat.

Caractères hésitants.

Vous serez très embarrassé avec les caractères hésitants. Incapables de prendre une décision par eux-mêmes, ils discutent même les décisions qu'on leur donne. S'ils n'avaient ni aptitudes saillantes, ni attrait marqué, vous les abandonneriez à l'analyse stérile de leurs sentiments contradictoires. Mais souvent, par leurs qualités intellectuelles et morales, par leurs aspirations les plus intimes, ils semblent prédestinés aux œuvres de zèle. Ils sont si droits et si courageux, qu'une fois liés à une mission, ils en rempliront les devoirs avec un plein succès. Il peut même arriver que leur indécision soit toute superficielle et qu'elle n'ait pour cause que la peur instinctive de faire un premier pas. Pour ces âmes flottantes, l'intervention du maître ou du directeur est d'une souveraine importance.

Mais est-il bien permis de fixer en faveur du sacerdoce ou de l'enseignement les incertitudes d'une âme qui hésite? Saint Thomas se pose la question pour la vie religieuse, et il répond hardiment par

l'affirmative. La raison qu'il en donne me paraît fort solide. Il est toujours permis de conseiller l'état le plus parfait, le plus favorable au salut éternel, le plus profitable à la gloire de Dieu. Il y a plus lieu de calculer les dangers auxquels expose la vie mondaine, que les rigueurs auxquelles condamne la vie du cloître : car, plus une carrière est périlleuse, plus il faut réfléchir avant de l'embrasser.

Ce que le Docteur angélique enseigne pour la vie religieuse, ne peut s'appliquer sans restriction au sacerdoce ni même aux congrégations enseignantes. Le prêtre et l'éducateur, vivant au contact du monde, sont exposés à des périls que ne connaît pas le religieux abrité sous son cloître : aussi y a-t-il des âmes pour qui le salut eût été plus facile dans le monde que dans les œuvres du ministère apostolique. Mais, s'il faut user avec circonspection de la pensée du grand Docteur, il y a des cas où on peut, où on doit même en user. Quand les aptitudes d'un enfant vous sont connues, quand elles donnent de sérieuses garanties de vertu, le danger personnel n'existe pas, et vous pouvez sans crainte déterminer une vocation qui n'hésite que devant la grandeur de votre état et la difficulté de vos fonctions.

Pas d'attrait apparent.

Enfin, il y a des enfants que Dieu appelle et qui ne s'en doutent pas : la dissipation, l'irréflexion, des fautes peut-être, les empêchent de prêter l'oreille à cette voix intérieure. D'autres sentent le désir naître

au fond de leur cœur : mais, soit timidité, soit fausse honte, ils n'en font jamais rien connaître. Dans bien des circonstances, le maître doit aller au-devant de ces âmes. Par des insinuations discrètes, il doit appeler leur attention sur les mouvements inaperçus de leur esprit, sur les aspirations réelles mais inconscientes de leur cœur. Une parole aimable invite à se déclarer des sentiments qui n'osaient point paraître au jour. Combien d'hommes, arrivés à l'âge mûr, ont fait l'aveu suivant : « Si, dans ma jeunesse, on avait facilité les ouvertures de mon âme, si on m'avait parlé de vocation, c'est de bon cœur que je serais devenu prêtre ou religieux. » N'allez donc point, par trop de réserve, laisser se perdre d'excellentes vocations. Soyez sûr que vos invitations ne remplaceront pas le germe divin ; elles briseront seulement l'écorce qui en arrêtaient le libre épanouissement.

Prenons un exemple. Voici un enfant qui se distingue entre tous ses camarades ; il les surpasse par l'intelligence et la piété ; il est docile à vos ordres et courageux au devoir ; sa conduite est exemplaire ; vous voyez la pureté de son âme resplendir dans la limpidité de son regard. S'il voulait, s'il sentait l'appel de Dieu, avec quelle joie vous en feriez votre fils adoptif et vous lui confieriez l'héritage de votre mission sublime ! Mais rien n'annonce qu'il pense à partager vos travaux : il va retourner à l'atelier de son père, ou bien l'ambition de sa famille le poussera hors de son rang vers une position plus lucra-

tive et plus honorable. Allez-vous rester sans parole devant lui ? vous quittera-t-il sans que, par vous, la grâce l'ait sollicité à l'apostolat ? Non, vous lui parlerez ; vous l'interrogerez sur ses projets d'avenir ; vous lui ferez connaître vos rêves de père à son sujet ; vous lui exposerez les joies et la sécurité d'une vie de sacrifice, la gloire et la portée sociale d'une mission de prêtre ou d'éducateur. Puis vous prierez pour que le grain jeté dans cette âme germe, s'il plaît à Dieu.

Ce n'est pas violenter un enfant que de lui parler de la sorte : c'est seulement le rendre attentif ; si Dieu l'appelle, il entendra sa voix.

Qualités de l'attrait.

De quelque façon que l'attrait se soit fait jour dans l'âme, il n'est bon qu'à la condition d'être désintéressé, surnaturel et constant.

Il doit être désintéressé, c'est-à-dire non inspiré par les considérations humaines de l'intérêt. Vous avez bien à veiller sur cette pureté d'intention. Elle manque souvent chez les pauvres, elle n'existe pas toujours chez les riches. Les uns n'envisagent que le bien-être que l'on goûte dans l'état sacerdotal ou religieux : élevés dans la misère et parfois manquant de pain, ils voient dans la vocation le moyen d'arriver à une situation moins gênée, débarrassée des préoccupations de la vie matérielle. Pour les parents peu fortunés et chargés d'enfants, la vocation est un soulagement : ce sera une bouche de moins à nourrir,

une position de moins à créer. Peut-être arrive-t-il que des prêtres compatissants dirigent de jeunes enfants vers un noviciat religieux pour décharger la famille. — D'autres, qui n'ont point à lutter contre la faim, aspirent à cette vie tranquille, exempte de grands soucis, entourée d'une réelle honorabilité, dans laquelle ils voient des prêtres et des religieux couler des jours sereins. C'est bien tout ce que considèrent les voisins et les amis, quand ils voient partir le jeune aspirant : « Tu as raison, mon fils ; là, tu auras bien moins de tracas. » Qu'attendre d'une âme qui n'aurait été guidée que par de pareils motifs ?

L'attrait doit être positivement surnaturel, soit dans le principe qui le fait naître, soit dans la fin qu'il se propose. Vous saurez que le principe est divin, si la fin poursuivie est vraiment surnaturelle et divine. Deux motifs principaux prouvent le caractère surnaturel d'une vocation : « Je veux sauver mon âme, en m'engageant dans une vie adonnée à la religion et abritée contre les dangers du monde : je veux que ma vie serve à d'autres âmes, que les forces physiques et spirituelles mises par Dieu entre mes mains soient dépensées pour la cause de l'Église. » Là où se formule un langage si religieux et si apostolique, soyez sûr que l'inspiration vient de Dieu. Quand les travaux de l'apostolat apparaissent comme une corvée qu'on se résigne à subir, la vocation doit vous paraître fort douteuse. Ce sont les vocations sans surnaturel qui préparent l'encombrement et les désordres dont gémissent certaines familles religieuses.

Enfin, il faut que l'attrait se soit montré constant : il serait même utile qu'il eût résisté à quelque épreuve. Ce serait un procédé très blâmable de s'emparer de jeunes enfants dès la première fois qu'ils manifestent des goûts pour la vocation religieuse. Vous venez, je suppose, de leur adresser la parole ; vous leur avez fait sentir la noblesse de l'apostolat chrétien ; vous avez éveillé dans leur cœur l'amour de la vertu et la flamme du zèle. A peine avez-vous fini votre discours, qu'ils veulent vous suivre au noviciat, marcher sur vos pas dans les missions lointaines : ils sont impatients de saisir la palme que vous leur avez montrée si glorieuse. Calmez, croyez-moi, cet enthousiasme juvénile. Il n'est pas conforme à la nature qu'on moissonne le jour même où on a semé. Retournez le sillon sur ces grains que vous avez jetés dans les âmes. Plus tard, ceux qui germeront paraîtront au grand jour : vous les recueillerez. — En règle générale, ne vous fiez qu'à un attrait qui a déjà duré : la persévérance passée est une garantie nécessaire de la persévérance à venir.

CHAPITRE IV

DES SOINS

A PRENDRE POUR DÉVELOPPER, CONSOLIDER
ET FAIRE FRUCTIFIER LES VOCATIONS

Importance et délicatesse du sujet.

Jusqu'ici nous avons traité des moyens de susciter et de discerner les vocations. La part de l'homme est grande assurément dans ces débuts : mais il semble que la part de Dieu y soit prépondérante. Du moment où une vocation s'est déclarée, où le germe est sorti de terre, le temps de la culture proprement dite commence. Alors, la part de l'homme est beaucoup plus saillante, car le développement d'une jeune plante est subordonné aux soins dont on l'entoure. Plus ces soins seront assidus et intelligents, plus la récolte définitive sera abondante et précieuse.

Cette partie de notre étude est à la fois la plus délicate et la plus importante. — Elle est délicate, parce qu'il s'agit de retracer les devoirs de nos maîtres en religion, et parce que rien ne demande à être conduit avec plus de justesse que la formation du prêtre et du religieux. — Elle est importante, parce qu'elle a pour objet l'œuvre la plus haute qui s'accomplisse dans l'Église. Il faut en parler ; car, si